gendarmes français poursuivaient les fuyards, les valets de leur suite massacraient impitoyablement ceux qu'ils trouvaient étendus par terre. La bataille de Fornovo coûta 3,500 hommes aux Italiens; les Français en perdirent 200 à peine; cette journée assurait le salut du roi et de l'armée. « Le succès complet d'une expédition si mal concertée, dit H. Martin, et le retour triomphant du roi, en dépit de tous les obstacles, trompaient toutes les prévisions de la sagesse humaine. L'honneur en devait revenir aux admirables soldats et aux habiles capitaines, qui eussent mérité un autre général que Charles VIII. »

FORPAISSON s. f. (for-pè-son — rad. *forpaître*). Eaux et for. Délit commis par des usagers qui font paître des porcs dans les bois sans en avoir le droit.

FORPAÎTRE v. n. ou intr. (for-pê-tre — du lat. *foras*, dehors, et de *paître*). Véner. Aller chercher sa pâture loin de sa retraite ordinaire, en parlant des bêtes.

FORQUINE s. f. (for-ki-ne — dimin. du lat. *furca*, fourche). Anc. art milit. Fourchette d'arquebuse.

FORRES, ville d'Ecosse, comté et à 19 kilom. O. d'Elgin, sur le Findhorn, à 4 kilom. de son embouchure dans le golfe de Murray; 3,148 hab. Il ne reste que quelques débris de son vieux château, forteresse des comtes de Murray. La ville est dominée au S. par les sommets de Clumi-Hills, dont l'un est couronné d'une haute tour, construite en souvenir de la bataille de Trafalgar. A un mille et demi de Forres, on remarque la célèbre pierre sculptée appelée *Sweno's Stone*, qui a tant intrigué les archéologues; elle a 6 mètres de hauteur et elle est couverte de sculptures en relief représentant des guerriers à pied et à cheval, des oiseaux, des animaux et des cercles. On suppose qu'elle a été élevée pour célébrer le triomphe de Malcolm II sur les Danois. La forêt de Tarnaway, voisine de Forres, renferme un beau château, bâti par Randolphe, premier comte de Moray. Le plafond sculpté de la grand'salle et la cheminée, assez vaste pour que l'on puisse y faire rôtir un bœuf tout entier, attirent surtout l'attention.

Shakspeare a placé à Forres la scène de sa tragédie de Macbeth.

FORREST (Thomas), navigateur anglais, mort vers 1802. Entré de bonne heure au service de la compagnie des Indes, il était capitaine de vaisseau lorsqu'il contribua, en 1772, à fonder un comptoir dans l'île Balambangan, près de Bornéo. En 1774, il partit pour la Nouvelle-Guinée, visita pendant son voyage l'île Batchian, dans le groupe des Moluques, découvrit les îles Aïou, débarqua à la Nouvelle-Guinée en janvier 1775, obtint la cession de l'île Bunwot, gagna Bornéo et, de là, se rendit en Angleterre. Chargé, en 1789, d'explorer l'archipel Mergui, dans le golfe du Bengale, il releva avec le plus grand soin un grand nombre d'îles, puis retourna dans son pays, et continua quelque temps encore à voyager sur mer. On doit à Forrest un excellent *Traité des moussons* (Londres, 1784), et de bonnes relations de ses expéditions maritimes, remplies d'observations curieuses, enrichies de cartes et de figures. Elles sont intitulées : *Voyage de Balambangan à la Nouvelle-Guinée et aux Moluques* (Paris, 1780), traduit en français par Demeunier; *Voyage de Calcutta à l'archipel Mergui* (Londres, 1792).

FORREST (N. Bedford), général américain, né dans le Tennessee. C'est une des figures les plus originales et les plus saillantes de la dernière guerre civile. Au moment où éclata cette guerre, il avait fait dans le commerce une fortune considérable, qu'il consacra, avec une abnégation qui l'honore, au soutien de la cause qu'il avait embrassée, celle des confédérés. Il leva à ses frais une compagnie de cavalerie, fit avec elle la campagne de 1861, et, en janvier 1862, fut nommé colonel. C'est à partir de ce moment que sa carrière militaire brille du plus vif éclat. Toujours en selle, brave sans être téméraire, doué d'un merveilleux coup d'œil, ayant réussi à inspirer à ses soldats une affection et une confiance sans limites, toujours prêt à affronter les entreprises les plus difficiles et les plus hasardeuses, il a causé aux fédéraux des dommages considérables. Quand le fort Donelson, attaqué par Grant, demanda à capituler, Forrest, qui faisait partie de la garnison, traversa, avec ses cavaliers toute l'armée fédérale et réussit à s'échapper. Il se distingua, dans la même campagne (1862), à Shiloh et à Corinth, et suivit le général Bragg dans le Kentucky. Le 25 mars 1863, il s'empara de Brentwood (Tennessee) et de sa garnison, et, en avril, il fit prisonnier, près de Rome (Géorgie), tout le corps d'armée du colonel Streight. Le 4 décembre de la même année, il fut promu major général de cavalerie; il avait été fait brigadier général en 1862. Pendant la campagne de 1864, il opéra dans le sud, gagna, sur le général W.-S. Smith, le combat de Pontotoc (20 février), prit, en mars, les villes de Union-City et Itickman, en avril, le fort Pillow; défit, en juin, le général Sturgis, à Tishomingo-Creek, s'empara de toute son artillerie et le poussa l'épée dans les reins jusqu'à Memphis, qu'il prit ensuite et garda quelques heures. En octobre, il se chargea d'intercepter les approvisionnements envoyés au général Sherman par la rivière Tennessee, et, le 4 novembre, il captura et détruisit quatre canonnières, deux transports et vingt barges. En janvier 1865, il fut nommé commandant du district du Mississipi, de la Louisiane orientale et du Tennessee occidental, et, en mars suivant, promu lieutenant général. Mais la dernière heure de son parti avait sonné. Après la capitulation de Lee et de Johnston, Forrest essaya de tenir contre le général Wilson à Selma, où se trouvait son quartier général; mais il dut, lui aussi, obéir à la fatalité; il mit bas les armes avec tout son corps d'armée. Le général Forrest était un des officiers les plus populaires de l'armée confédérée. Dans un pays où les sobriquets sont si communs, il avait reçu ceux d'*Aigle de guerre*, de *Sorcier de la selle* et enfin celui de *Cheval marin*, après le fameux coup de main exécuté sur le Tennessee, dont nous avons parlé plus haut, action d'éclat qui lui valut un vote de remerciements de la part du congrès confédéré.

FORREST (Edwin), tragédien américain, né le 9 mars 1806, à Philadelphie. Il débuta, à peine âgé de douze ans, par des rôles de femme, sur plusieurs théâtres de cette ville. Après avoir fait partie pendant quelque temps d'une compagnie dramatique dirigée par MM. Jones et Collins et parcouru l'Ouest à sa suite, il signa un engagement avantageux pour New-York. La façon dont il interpréta, dès cette époque, les puissantes créations de Shakspeare lui fit bientôt une réputation, et ce fut avec un grand succès qu'il parut ensuite sur la plupart des grandes scènes des Etats-Unis. Quoique ses compatriotes parlent de lui dans les termes les plus chaleureux et le comparent à notre Frédéric-Lemaître, il faut avouer cependant que cet artiste a montré dans ses diverses créations beaucoup plus d'inspiration que de mesure; sa manière est large, il est vrai, souvent puissante, mais le goût lui fait quelquefois défaut. En 1834, il est venu une première fois en Angleterre; il y a épousé miss Sainclair, fille d'un chanteur anglais, avec laquelle il a donné de nombreuses représentations, toutes fort suivies. En 1837 et en 1844, il a reparu à Londres, où il a tenu, à côté des meilleurs artistes anglais, un rang fort honorable. Après plusieurs années de mariage, M. Forrest quitta tout à coup sa femme, qui demanda et obtint le divorce, à la suite d'un long procès qui fit beaucoup de bruit (janvier 1852). M. Forrest, qui ne put donner à la justice de motifs acceptables de son brusque abandon, fut condamné à servir à miss Sainclair une pension alimentaire de 3,000 livres sterling (75,000 fr. par an.) Un tel chiffre donne une idée suffisante de la fortune gagnée par cet artiste dans l'exercice de son art.

FORRESTER (Alfred-Henri), plus connu sous le pseudonyme d'**Alfred Crowquill** (*Plume de corbeau*), écrivain et artiste anglais né à Londres en 1806. Ses parents voulaient en faire un agent de change; mais sa vocation l'emporta sur la volonté paternelle, et, à l'âge de quinze ans, il inaugura sa carrière littéraire en publiant dans les *Magazines* divers articles qui attirèrent sur lui l'attention générale. Plus tard, il étudia le dessin dans le but d'illustrer ses œuvres. En 1826, il publia les *Contes excentriques;* texte et dessins, tout était de lui. Il collabora ensuite à l'*Humoriste*, au *New-Monthley Magazine* et au *Bentley's Magazine*, dirigé par Dickens. Il fut également l'un des premiers dessinateurs du *Punch* et de l'*Illustrated London News*. Depuis quelques années, il expose assidûment, à l'Académie royale, des dessins à la plume et des tableaux à l'huile. Il est l'auteur d'une statuette du duc de Wellington, qui a été présentée à la reine. Nous citerons parmi ses œuvres : *Divagations d'une plume et d'un crayon; Arithmétique comique; Fantasmagorie pour rire; Une poignée de plumes de corbeaux* (*crowquills*), et une foule d'albums et de contes de fées, tous empreints de la plus communicative gaieté, et dont toutes les illustrations sont dues à son crayon.

FORRESTIE s. f. (fo-rè-stî — de *Forrest*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des commélynées, dont l'espèce type croît à la Nouvelle-Guinée. ‖ Syn. de CÉANOTHE, genre d'arbrisseaux.

FORS prépos. (for — du lat. *foris*, hors, qui se rapproche de *fores*, porte). Excepté, hormis, à la réserve de : *Tout est perdu*, FORS *l'honneur*. (François Ier.)

> . . . . Sachez que nature
> A mis remède à tout, *fors* à la mort.
> LA FONTAINE.
>
> . . . Toute chose nous convie
> D'oublier tout, *fors* notre amour.
> A. DE MUSSET.

‖ Ce mot est vieux, mais peut être employé dans le style marotique.

FORSELL (Charles DE), statisticien et ingénieur suédois, né dans le pays de Scaraborg en 1783, mort en 1848. Il prit part, en 1809, à la révolution qui renversa du trône Gustave IV Adolphe et le remplaça par Charles XIII, fut chargé de différentes missions par Adlesparre, devint ensuite aide de camp du prince Chrétien-Auguste, héritier présomptif de la couronne, et reçut de lui la mission de dresser une carte générale de la Suède. En 1810, Forsell fut nommé major dans le corps des ingénieurs, puis fut choisi par Bernadotte pour enseigner les mathématiques et la géographie à son fils, le prince Oscar. En 1817, il acheva la carte de la Scandinavie, levée sur une échelle d'un dix-millionième. Cette même année, il entra à la diète du royaume, où, depuis lors, il siégea sans interruption. Enfin, en 1824, il reçut le titre de directeur général du royaume. On lui doit plusieurs ouvrages, qui l'ont fait connaître à l'étranger et dont les principaux sont : *Tablettes statistiques* (Stockholm, 1830); *Statistique de la Suède* (Stockholm, 1834); *Guide du voyageur en Angleterre* (Stockholm, 1835), etc.

FORSÉSIE s. f. (for-sé-zî). Bot. Genre de plantes, de la famille des urticées.

FORSÈTE, un des grands dieux de la mythologie scandinave, fils de Balder le Bon et de Nanna. Lui-même était le dieu de la paix, de la concorde, de la réconciliation. Tous ceux qui ont recours à lui s'en retournent le cœur joyeux. Son palais Glitner est couvert d'argent, et ses murs sont d'or. L'*Edda* ne parle que fort peu de lui; mais Alcuin et plusieurs autres historiens de la même époque rapportent que les Saxons lui rendaient un culte.

FORSGARDIE s. f. (for-sgar-dî — de *Forsgard*, n. pr.). Bot. Syn. de COMBRET, genre type des combrétacées.

FORSKAL (Pierre), naturaliste et voyageur suédois, né à Kalmar, dans le Smaland, en 1736, mort en 1763. Son goût et ses remarquables aptitudes pour la botanique lui valurent l'amitié de Linné, qui le recommanda au roi de Danemark, Frédéric Ier. A son arrivée à Copenhague, où il venait d'obtenir une chaire (1761), Forskal fut attaché, en qualité de naturaliste, à une expédition scientifique ayant pour mission de visiter l'Asie Mineure, l'Egypte et l'Yémen. L'expédition, qui comptait parmi ses membres l'orientaliste Von Haven, le médecin Cramer, le mathématicien Niebuhr, quitta Copenhague au commencement de 1761, visita successivement Malte, Smyrne, Constantinople, Ténédos, Imbros, Rhodes, l'Egypte et l'Arabie. Forskal s'attacha surtout à recueillir des plantes. Il en avait réuni plus de 2,000 espèces, dont un quart environ étaient nouvelles, lorsqu'il mourut de la peste à Djérim en Arabie. Niebuhr recueillit ses papiers, ses notes et ses collections, et, de retour en Danemark, publia : *Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, etc., quæ in itinere orientali observavit P. Forskal* (Copenhague, 1775, in-4°); *Flora ægyptiaco-arabica, sive Descriptiones plantarum quas per Ægyptum inferiorem et Arabiam felicem detexit, illustravit P. Forskal* (Copenhague, 1775, in-4°); *Icones rerum naturalium quas in itinere orientali depingi curavit C. Niebuhr* (Copenhague, 1776, in-4°). Linné a consacré à la mémoire de Forskal un genre de la famille des urticées, sous le nom de *Forskalia*.

FORSKALÉE s. f. (for-ska-lé — de *Forskal*, botan. suédois). Bot. Genre de plantes, de la famille des urticées, comprenant deux espèces, qui croissent en Arabie. ‖ Quelques-uns écrivent à tort FORSKOLÉE.

FORST (Jean-Bernard), célèbre chanteur allemand, né à Mies (Bohême), en 1660, mort à Prague en 1710. Il se fit remarquer par une superbe voix de basse profonde, un goût pur, une méthode admirable. Parvenu rapidement à la plus brillante réputation, il fut comblé par les princes d'éloges et de bienfaits. La première fois qu'il se fit entendre à Vienne, l'empereur Joseph Ier lui dit qu'il doutait que l'Europe eût jamais eu un chanteur plus habile, et, comme preuve de son admiration, il lui mit au cou une chaîne d'or, et le nomma musicien de sa chambre. La faveur dont il jouissait auprès de ce monarque excita la jalousie des artistes italiens de la chapelle impériale. Forst fut empoisonné. La clameur publique les accusa de ce forfait, dit Castil-Blaze, dans son *Histoire de l'opéra italien;* cependant on parvint à sauver le précieux virtuose. Quoique les suites de cet empoisonnement l'eussent privé de l'étonnante sonorité de sa voix, la beauté de sa méthode, le charme séducteur de son exécution, ne le firent pas moins admirer longtemps encore. Forst refusa les lettres de noblesse que Joseph Ier voulait lui donner. Il accepta la pension de 300 florins qui lui fut proposée en échange (1690). Forst, on le voit, ne manquait pas de bon sens.

FORSTE, ville de Prusse, province de Brandebourg, régence et à 65 kilom. S. de Francfort-sur-l'Oder, cercle de Sorau, sur une île de la Neisse; 3,350 hab. Fabrication de draps, de toiles et de maroquins; culture de tabacs; commerce de bestiaux.

FORSTER (Valentin), jurisconsulte allemand, né à Wittemberg en 1530, mort en 1608. Il étudia le droit, la philosophie, les mathématiques, suivit les leçons de Luther, de Mélanchthon, d'Eber, puis alla compléter son instruction en Italie et en France, se fit recevoir docteur à Bourges et retourna alors en Allemagne. A partir de ce moment, il professa avec un grand succès le droit à Ingolstadt, à Wittemberg, à Marbourg (1569), à Heidelberg (1580) et à Helmstædt. Ses principaux ouvrages sont : *Historia juris civilis romani* (Bâle, 1565, in-fol.); *De juridictione romana* (Helmstæd, 1610, in-8°), et un recueil de divers traités de jurisprudence (Bâle, in-fol.).

— Son fils, Valentin-Guillaume FORSTER, né à Marbourg en 1574, mort en 1620. Professa la jurisprudence à Wittemberg. Il a laissé plusieurs ouvrages de droit, entre autres : *De dominio* (1620); *De pactis* (1621), etc.

FORSTER (Froben), philosophe allemand, né à Kœnigsfeld en 1709, mort en 1791. Il entra dans l'ordre des bénédictins (1728), professa successivement la philosophie au monastère de Saint-Emmeran et à Salzbourg, puis devint prieur, bibliothécaire et enfin abbé de Saint-Emmeran. Forster se distingua par son zèle pour faire fleurir les belles-lettres et la philosophie, et par son esprit aussi charitable qu'éclairé. Ses principaux écrits sont : *Methodus inveniendi veritatem* (1746, in-4°); *Medicatio philosophica de mundo mechanico et optimo secundum systema Leibnitio-Wolfianum* (1747, in-4°); *Systema primorum principiorum* (1749, in-4°). On lui doit une belle édition des *Œuvres* d'Alcuin (Ratisbonne, 1777, in-fol.).

FORSTER (Nathaniel), théologien et philologue anglais, né en 1717 à Stadscombe (comté de Devon), mort en 1757. On sait peu de chose sur sa vie. C'était un homme fort instruit, également versé dans la connaissance des langues grecque, latine et hébraïque. On a de lui : *Réflexions sur l'ancienneté du gouvernement de l'art et des sciences en Egypte* (Oxford, 1743); *Platonis dialogi quinque, recensiti et notis illustrati* (Oxford, 1745); *Appendix Liviana, etc.* (Oxford, 1746); *Freinshemii supplementorum libros X, in locum decadis secundæ Livianæ deperditæ* (Oxford, 1746); le *Papisme destructeur de l'évidence du christianisme, sermon* (Oxford, 1746); *Biblia hebraïca sine punctis* (Oxford, 1750, 2 vol. in-4°).

FORSTER (Jean-Reinhold), naturaliste et voyageur allemand, né à Dirschau (Prusse) en 1729, d'une famille anglaise, mort en 1794. D'abord ministre protestant près de Dantzig, il abandonna ces fonctions pour se livrer à son goût pour les voyages et l'histoire naturelle. Il entra d'abord au service de la Russie, explora, par ordre de Catherine, les colonies de la Russie méridionale (1765), et écrivit sur la situation de Saratow des rapports dans lesquels il exposait tous les abus administratifs qui régnaient dans la colonie. De retour de sa mission, il fut chargé par Catherine d'élaborer, avec plusieurs jurisconsulte, un code de lois destiné à régir les colons. Malgré le zèle et l'intelligence dont il avait fait preuve, Forster attendit vainement la rémunération de ses services. Les ennemis qu'il s'était faits dans l'administration et dans le gouvernement en décelant les abus commis, rendirent toutes ses réclamations infructueuses. Indigné d'être ainsi traité, Forster retourna à Dantzig, où il espérait pouvoir reprendre sa modeste place de ministre. Cette place avait été donnée à un autre, de sorte qu'il se trouva presque sans ressources. Il passa alors en Angleterre, pensant qu'il pourrait y utiliser facilement ses vastes connaissances. Ses espérances furent encore une fois trompées, et il se vit bientôt réduit à vendre presque à vil prix une belle collection qu'il avait recueillie dans ses voyages. Il était sur le point de partir pour l'Amérique, lorsqu'on lui offrit enfin une chaire d'histoire naturelle et de langues française et allemande, à Warrigton, dans le Lancashire. Forster fit alors venir auprès de lui sa femme et ses enfants; mais bientôt après, de vifs démêlés qu'il eut avec ses collègues le forcèrent à donner sa démission. Sa situation était des plus précaires, lorsqu'il obtint, en 1772, de faire partie, en qualité de naturaliste, aux appointements de 4,000 livres, du second voyage de Cook, dans la mer du Sud. De retour au bout de trois ans, après avoir rendu de grands services par ses découvertes scientifiques, Forster ne put obtenir du gouvernement la somme qui lui avait été promise. On refusa de régler ses comptes, sous le prétexte qu'il s'était engagé à ne rien publier de son voyage, et que cet engagement avait été indirectement violé par son fils, qui l'avait accompagné dans cette expédition et en avait publié à son retour la relation. Abandonné de tous, criblé de dettes, Forster fut jeté en prison par ses créanciers, et ne fut libéré que grâce à la générosité du duc Ferdinand de Brunswick. Il retourna alors en Allemagne. Frédéric le Grand le nomma professeur d'histoire naturelle à l'université de Halle (1780) et directeur du jardin botanique, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. Ce remarquable savant ne possédait pas moins de dix-sept langues. Son caractère était franc, loyal, compatissant; mais il avait un langage et des manières d'une rudesse qui lui fit un tort considérable et l'amena à vivre au milieu d'un abandon universel. On raconte qu'ayant été reçu par le roi de Prusse, il crut devoir lui adresser un compliment qui commençait par ces mots : « Sire, j'ai déjà vu sept rois, dont quatre sauvages et trois acclimatés; mais aucun d'eux n'était pareil à Votre Majesté. » Aussi Frédéric II disait-il de lui : « C'est un bien savant homme; mais jamais je ne vis un plus grossier personnage. » Ses écrits les plus estimés ont pour titres : *Characteres generum plantarum quas in itinere ad insulas maris Australis collegerunt J.-R.-F. et G. Forster* (1776, in-4°); *Observations made during a voyage round the World* (1779, in-4°), ouvrage qui a été traduit en français par Pingeron, et qui est d'un haut intérêt pour tout ce qui concerne la

géographie physique; *Zoologiæ indicæ rarioris spicilegium* (Halle, 1781, in-fol.); *Tableau de l'Angleterre pour l'année 1780, continué par l'éditeur jusqu'à l'année* 1783 (1784, in-4°); *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord* (Francfort-sur-l'Oder, 1784, in-8°), traduits en français par Broussonnet (Paris, 1788, 2 vol. in-8°); *Observations et vérités sur la théorie de la terre* (Berlin, 1798), en allemand, etc.

FORSTER (Jean-George-Adam), naturaliste et voyageur allemand, fils du précédent, né près de Dantzig en 1754, mort à Paris en 1794. Il accompagna son père en Russie, puis à Londres, enfin dans son voyage autour du monde (1772). De retour à Londres, il publia la relation de ce dernier voyage, puis se rendit en France (1777), où il entra en relations avec Franklin et Buffon, et, de là, il passa en Allemagne. Forster devint successivement professeur à Cassel (1778), à Wilna (1784), se fit recevoir docteur en médecine, et fut appelé, en 1787, en Russie par Catherine II, qui voulait faire exécuter un voyage de découvertes et de circumnavigation; mais la guerre contre les Turcs empêcha de mettre ce projet à exécution. De retour en Allemagne, Forster alla s'établir à Mayence, où il reçut un emploi de bibliothécaire. Lors de la prise de cette ville par les Français, en 1792, Forster, qui avait embrassé les idées de la Révolution, se prononça pour la France et jouit de l'entière confiance de Custine. Bientôt après, il fut envoyé à Paris par les Mayençais, pour demander leur réunion à la République. Les événements qui suivirent, la perte de ce qu'il possédait et de ses manuscrits à la reprise de Mayence par les Prussiens, l'infidélité d'une femme qu'il idolâtrait, enfin un travail forcé abrégèrent ses jours. Il mourut à Paris au moment où il se préparait, par l'étude des langues orientales, à entreprendre un voyage dans l'Indoustan et le Thibet. Les principaux ouvrages d'Adam Forster sont : *Voyage autour du monde sur le vaisseau de Sa Majesté, la* Résolution, *commandé par le capitaine Cook* (Londres, 1777, 2 vol.); *Histoire et description de l'arbre à pain* (1784); *Dissertatio botanico-medica de plantis esculentis insularum oceani Australis* (1785, in-4°); *Mélanges* ou *Essais sur la géographie morale et naturelle, l'histoire naturelle et la philosophie usuelle* (Leipzig, 1789-1797, 6 vol. in-8°); *Tableau de la partie inférieure du Rhin, du Brabant, de la Flandre, de la Hollande, de la France* (Berlin, 1791-1794, 3 vol. in-8°), ouvrage traduit en français par Ch. Pougens (Paris, 1795, 3 vol.). Thérèse Huber, femme d'Adam Forster, qui se sépara de lui par un divorce, a publié, après sa mort, sa correspondance et sa biographie sous le titre de : *Correspondance avec renseignements sur la vie de Forster* (Leipzig, 1828-1829). Enfin, la fille de ce savant a publié ses *Œuvres complètes*, avec une biographie par Gervinus (Leipzig, 1843-1844, 9 vol.).

FORSTER (George), voyageur anglais, mort à Nagpoor, dans l'Inde, en 1792. Il était au service de la compagnie des Indes, lorsque, en 1782, il entreprit un voyage par terre, dans l'Inde et la Russie. Déguisé en marchand musulman, parlant couramment l'indou, le persan et le dialecte mahratte, il se dirigea, par Bellaspour et Iambo, vers la vallée de Kashmir, qu'aucun voyageur européen, excepté Bernier, n'avait encore visitée. Par Kaboul, Candahar et Hérat, il atteignit les rives de la mer Caspienne, traversa la Russie et arriva en Angleterre en 1784. Après y avoir publié les *Esquisses sur la mythologie et les mœurs des Indous* (Londres, 1785), il retourna à Calcutta, où, en 1790, parut le premier volume de son *Voyage du Bengale en Angleterre*, etc. Ce volume fut publié de nouveau à Londres en 1798, en même temps que le second volume, imprimé sur ses manuscrits.

FORSTER (Thomas-Ignace-Marie), savant anglais, né à Londres le 9 novembre 1789, mort vers 1850. Il fut élevé dans la maison de son grand-père, à Walthamstow, et, dès son enfance, manifesta le goût le plus vif pour les sciences naturelles. Il était à peine âgé de seize ans, lorsque parurent ses premières productions : *Liber rerum naturalium* en latin, et le *Journal du temps*, en anglais, publications qui furent continuées. En même temps, Forster étudiait sous son oncle, Benjamin Forster, l'astronomie et la mécanique, se livrait à l'étude des langues et de la phrénologie. En 1808, parut son ouvrage sur les hirondelles, et, trois ans après, un *Mémoire* sur la fameuse comète de 1811. Cette même année, il fut atteint d'une maladie assez grave qui le conduisit à publier, dans le *Philosophical Magazine*, quelques observations touchant l'influence des conditions atmosphériques par rapport à la santé humaine. Ce *Mémoire* fut le signal d'une vive polémique qu'il eut à soutenir avec François Arago. En 1812, Forster, à propos d'une brochure qu'il publia sur l'influence des alcools sur la santé, fut amené à traiter une question que J.-J. Rousseau avait abordée avant lui : celle de l'alimentation de l'homme. Comme ce philosophe, il prétendit que l'homme n'est pas constitué pour manger de la viande. Il s'appuyait à la fois sur le témoignage de plusieurs auteurs et sur sa propre expérience. Bientôt Forster, encore très-jeune et qui n'avait pas quitté la maison de son père, obtint de ce dernier d'aller continuer ses études à l'université de Cambridge, où il prit ses degrés. Comme la plupart des jeunes universitaires anglais, il étudia les lois, mais il renonça bientôt à cette étude pour se livrer avec ardeur à la médecine, qu'il abandonna ensuite pour les sciences exactes. En 1813, il publia une édition d'Aratus sous le titre grec de *Aratou Diosèmeia*, avec des notes et un commentaire. Peu de temps après, s'étant blessé dans une expérience, il fut obligé de suspendre ses travaux et se rendit à l'université d'Oxford. L'année suivante, durant un voyage au pays de Galles, il se livra à de curieuses expériences touchant l'impression causée par l'air raréfié sur l'organe auditif. Il vint ensuite à Londres, où, sous la direction de Spurzheim, il étudia curieusement l'anatomie et les délicates fonctions du cerveau; puis il suivit à Edimbourg son nouveau professeur, dont il se mit à propager ardemment les doctrines. Ces études eurent pour résultat la publication, en 1816, d'un opuscule intitulé : *Mémoire sur l'anatomie comparée du cerveau.* L'année suivante, l'infatigable producteur publiait, dans le *Philosophical Magazine*, des observations météorologiques faites durant un voyage aux Highlandes, puis des écrits sur la médecine et une édition annotée du poëte Catulle. En 1819, le 3 juillet, il découvrit une comète, visita, dans le cours de la même année, la Flandre, la Belgique, la Suisse, Paris, et publia, toujours dans le *Philosophical Magazine*, ses *Observations sur la variété du pouvoir dispersif de l'atmosphère et sur la couleur des étoiles.* Simultanément, il faisait paraître un calendrier perpétuel des phénomènes annuels. Forster, reçu vers cette époque membre de la Société astronomique de Londres, alla habiter sa propriété d'Hartwell, où, tout en s'occupant d'astronomie, il reprit ses études sur les sciences naturelles. Il fit, en 1827, une excursion géologique à Aix-la-Chapelle et à Spa, où il remarqua les traces d'une convulsion volcanique, se rendit à Bruxelles en 1833, et, l'année suivante, en Italie et dans l'Europe méridionale. Vers cette époque, il publia, sous le titre d'*Ontophilos*, un opuscule dans lequel il traitait de l'immortalité de l'âme des bêtes et se prononçait hautement pour l'affirmative. Accusé de panthéisme par le clergé anglais, il se défendit en s'appuyant sur des citations de Pères de l'Eglise, tels que Tertullien, Origène, etc., qui prouvèrent au moins la sûreté et l'étendue de son érudition. Il s'occupait en même temps de poésie. Devenu plus tard habitant de la Flandre, Forster s'occupa beaucoup de botanique. Il était membre de la Société Linnéenne de Londres, de la Faculté de médecine de Cambridge, et membre correspondant de l'Académie des sciences de Philadelphie. Parmi ses nombreux écrits, nous mentionnerons les suivants : *Recherches sur les phénomènes atmosphériques* (1812); *Réflexions sur les spiritueux* (1812); *Observations sur les influences périodiques et accidentelles de l'atmosphère dans les maladies* (1817); *Encyclopédie portative pour les bergers, marins et agriculteurs* (1826); *Somatopsychologie; Lettres originales de Locke, Shaftesbury, Algermon et Sidney, avec une préface métaphysique* (1830); *Observations sur l'influence de l'air sur l'ouïe*, en allemand (1835); *Observations sur l'influence des comètes, en réponse à M. Arago*, en français (1836); *Pan*, pastorale (1840); *Philosophie des Muses*, en latin (1842); *Harmonie des Muses*, en latin (1844); *Croquis biographiques et sonate* (1851); *Epistolarium Forsterianum* (Bruxelles, 1852), collection de lettres originales d'hommes célèbres (Locke, Tillotson, Warton, Cromwell), conservées dans les archives de sa famille, etc.

FORSTER (François), célèbre graveur français, membre de l'Institut, né au Locle, près de Neufchâtel, en 1790. Après quelques essais dans lesquels il avait révélé une aptitude particulière pour la gravure, M. Forster fut envoyé à Paris, dans l'atelier de Langlois. Il avait alors quinze ans. Son compatriote, Léopold Robert, qui devait être plus tard non moins illustre que lui, dans un genre plus difficile encore, était déjà l'un des élèves remarqués de l'Ecole des beaux-arts. Les deux jeunes gens se rencontrèrent et se lièrent d'une intime amitié. Reçu à l'Ecole presque immédiatement après son arrivée, M. Forster suivit, durant plusieurs mois, les cours de figure; mais, lorsque le modèle lui fut devenu plus familier, et qu'il lui fallut entrer plus spécialement dans le domaine de la peinture, la gravure l'emporta. Son premier concours, dans ce genre, lui valut le second grand prix en 1809. Cinq ans après, en 1814, sa seconde tentative obtint le grand premier prix. Le roi de Prusse était alors à Paris avec les alliés. Locle faisant encore partie de ses Etats, M. Forster était donc sujet prussien. C'est en cette qualité qu'il reçut du roi une médaille d'or et une pension de 1,500 fr. durant deux années. Disons ici, à l'honneur de M. Forster, qu'en allant remercier le roi de Prusse de cette faveur inespérée, il lui demanda de l'étendre à son ami Léopold Robert; le prince l'accueillit favorablement, et ce fut grâce à lui que l'auteur des *Moissonneurs* put voir cette campagne de Naples qui l'a si merveilleusement inspiré. A Rome, M. Forster se mit au travail avec une ardeur passionnée. Raphaël seul eut d'abord toutes ses sympathies. Il étudia ses chefs-d'œuvre avec ce recueillement, cette dévotion qu'éprouvent tous les illustres graveurs en face de ce maître. Ses dessins étaient achevés; il allait les transporter sur la planche de cuivre et recueillir le fruit de son travail, quand expira sa seconde année de pension. Il lui fallut donc retourner à Paris, parce que là seulement on peut gagner de quoi vivre, quand on n'a pas encore acquis cette notoriété qui donne la fortune; des marchands lui firent faire de ces reproductions aussi rapides qu'imparfaites qui s'appellent la gravure de commerce. Obligé de donner à ce travail manuel pour ainsi dire toutes les heures de la journée, il avait les nuits à sa disposition. Il les employa en vaillant artiste, à buriner les magnifiques dessins qu'il avait rapportés de Rome et dont la plus grande partie comprenait les *Loges* de Raphaël; les autres étaient d'après Perugino et Léonard de Vinci. L'artiste dut se féliciter de sa courageuse persistance, en voyant le succès qui accueillit sa première exposition, en 1824; il y avait envoyé seulement les *Trois Grâces*, du peintre d'Urbin. Une deuxième médaille fut la récompense de ce morceau d'une finesse exquise, d'un modelé souple et large, qualités qu'il devait pousser bien plus loin encore. En 1831, il se présenta avec des planches qui sont encore des chefs-d'œuvre, à côté de ceux même d'Henriquel-Dupont; ce sont : la *Vierge à la légende* et les deux plus beaux *Portraits de Raphaël.* Une médaille de première classe vint constater ce succès éclatant. Parurent ensuite et successivement ces admirables morceaux : la *Vierge au bas-relief*, de Léonard de Vinci; *Enée et Didon, Aurore et Céphale*, de Guérin; *François Ier et Charles-Quint*, de Gros; la *Sainte Cécile*, de Paul Delaroche; l'*Albert Dürer* et le *Henri IV* de Porbus, deux planches splendides; *Wellington*, d'après Gérard; la *Reine Victoria*, d'après Winterhalter, etc. Ces gravures furent exposées en 1855 et valurent à l'auteur un rappel de 1re médaille. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1838, M. Forster a été promu officier en 1863. Il est de l'Institut depuis 1844. Ce maître est-il l'égal d'Henriquel-Dupont? lui est-il inférieur? Cette question a été quelquefois posée par la critique; y répondre est d'autant plus difficile que ces deux personnalités sont trop différentes pour qu'il y ait entre elles un point de comparaison. M. Forster est l'homme de l'antique par excellence : les splendeurs du modelé, les grandeurs de la ligne le passionnent exclusivement; M. Henriquel-Dupont, au contraire, sans être étranger à la magie du contour, comprend mieux le pittoresque moderne, aime la physionomie, le caractère, la familiarité naïve des anciens flamands et de nos peintres observateurs. Si M. Forster devait, à son grand regret, se livrer à l'interprétation de leurs pochades spirituelles, il le ferait avec les mêmes tailles, le même grené que l'on admire dans ses planches classiques, et, par conséquent, ne réussirait que médiocrement, malgré son grand talent, son immense savoir. Nous croyons que ces deux maîtres sont également éminents; tout consiste à juger chacun d'eux au point de vue de sa propre personnalité.

FORSTER (Charles DE), littérateur polonais, né à Varsovie en 1800. Il servit dans l'état-major de l'armée polonaise, fut attaché ensuite au cabinet du prince Zajonczek, et se vit contraint d'émigrer à la suite de l'insurrection de 1830, à laquelle il avait activement pris part. M. Forster alla chercher un asile en France, où il se livra à son goût pour l'étude. Depuis 1849, il s'est établi à Berlin, et il est devenu depuis lors le correspondant de divers journaux politiques français et étrangers. On a de M. Forster : une *Histoire de la Pologne* (1840, in-8°); *Quinze ans à Paris* (1848, 2 vol. in-8); *De la royauté à l'empire* (in-8°), et une série de petits traités, destinés aux classes laborieuses polonaises, parmi lesquels nous citerons le *Guide de morale et d'économie pratique*, imité de l'ouvrage de M. Hapet.

FORSTER (John), écrivain et journaliste anglais, né à Newcastle en 1812. Sa famille, après l'avoir fait élever à l'université de Londres, comptait en faire un magistrat; mais l'étude de la littérature lui offrant plus de charmes que celle du droit, il suivit bientôt la fortune de son ami Fonblanque et s'enrôla avec lui sous la bannière de l'*Examiner*. La critique du journalisme acquit, entre ses mains, une très-grande importance, et, pendant plusieurs années, les articles de littérature et de critique dramatique publiés par ce journal rivalisèrent de verve et d'élégance avec la partie politique. En 1836, M. Forster commença à collaborer à l'*Encyclopédie Lardner*, à laquelle il donna de remarquables biographies des hommes d'Etat de la République. Il collabora ensuite à la *Revue d'Edimbourg*, au *Morning Chronicle*, devint, pendant un temps, directeur de la *Foreign Quarterly review* et dirigea le *Daily News* après Dickens. En 1848, il fit paraître une *Vie de Goldsmith*, qui a été rééditée en 1854 avec de nombreuses additions, sous le titre de *Vie et temps d'Olivier Goldsmith*, et qui est un chef-d'œuvre de biographie littéraire. Lorsque M. Fonblanque fut nommé chef de la statistique au bureau de commerce, M. Forster devint à son tour éditeur de l'*Examiner*, position qu'il conserva jusqu'en 1858. L'éminent publiciste fit paraître, cette même année, l'ouvrage qui donne le mieux une idée de son genre de talent; ce sont ses *Essais historiques et biographiques*, chef-d'œuvre de critique et de style. M. Forster prépare une étude sur Swift et une importante édition des œuvres du doyen de Saint-Patrick. Il est, depuis 1856, secrétaire du comité pour les aliénés et il a épousé, la même année, la veuve du fameux publiciste Henry Colburn.

FORSTÈRE s. f. (for-stè-re — de *Forster*, botan. suédois). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des stylidiées, comprenant plusieurs espèces, qui habitent la Nouvelle-Zélande et l'Amérique australe. ‖ On l'appelle aussi FORSTÉRIE.

FORSTÉRITE s. f. (for-sté-ri-te — du nom du naturaliste *Forster*). Minér. Nom donné par Lévy à une substance incolore ou légèrement jaunâtre, qu'on trouve, avec le spinelle et le pyroxène, dans les blocs dolomitiques de la Somma, au Vésuve : *La* FORSTÉRITE *est un silicate de magnésie, contenant un peu de silicate de chaux, qui paraît devoir être rapporté au péridot, et qui se présente en petits cristaux hyalins et brillants, dérivant d'un prisme droit rhomboïdal de* 129°.

FORSTNER (Christophe), homme d'Etat et jurisconsulte allemand, né dans le Wurtemberg en 1598, mort en 1667. Il se signala par la précocité de son savoir en publiant, à l'âge de dix-neuf ans, un ouvrage intitulé *Hypomnemata politica*, compléta son éducation par des voyages en Italie et en Allemagne, entra en relation avec le comte Hohenlohe, qui le nomma son conseiller intime en 1630, et devint successivement ambassadeur à Vienne, vice-chancelier, puis chancelier à Moempelgard, dans le Wurtemberg. Forstner laissa la réputation d'un habile politique et d'un sage administrateur. Il a publié divers écrits en latin. Ses lettres politiques ont été insérées dans le *Magasin de l'histoire politique et ecclésiastique.*

FORSYTH (Guillaume), horticulteur écossais, né dans comté d'Aberdeen en 1737, mort en 1804. Il se rendit à Londres en 1763, suivit les leçons de Miller, directeur du jardin des apothicaires de Chelsea, lui succéda en 1771, et devint, en 1784, surintendant des jardins royaux de Kinsington et de Saint-James. On a de lui : *Observations sur les maladies, les défauts et les accidents auxquels les arbres à fruits et les arbres forestiers sont sujets* (Londres, 1791, in-8°); *Traité de la culture des arbres fruitiers* (Londres, 1804, in-4°), traduit en français par Pictet-Mallet (Paris, 1808).

FORSYTH, diplomate et homme d'Etat américain, né en Virginie vers 1781, mort à Washington en 1841. Admis au barreau en 1802, il fut élu procureur général de l'Etat de Géorgie en 1808, représentant au congrès en 1812, et sénateur des Etats-Unis en 1818. En 1820, il fut nommé ministre résident en Espagne, et conclut le traité qui cédait la Floride aux Etats-Unis. Choisi de nouveau en 1823, comme représentant, il fut élu gouverneur de la Géorgie en 1827, et renvoyé au sénat fédéral en 1829. Le président Jackson le nomma secrétaire d'Etat (ministre dirigeant) en 1834, et il conserva cet emploi jusqu'à la fin du mandat du président Van Buren (4 mai 1841). Il mourut quelques mois après.

FORSYTHIE s. f. (for-si-tî — de *Forsyth*, n. pr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des oléinées, tribu des fraxinées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Chine et au Japon. ‖ Syn. de DÉCUMAIRE, autre genre d'arbrisseaux.

FORT, FORTE adj. (for, forte — du latin *fortis*, fort, courageux, qui se rapporte sans doute à la racine sanscrite *bhar*, porter, supporter, grec *pherô*, *phoreô*, latin *fero*, d'où, entre autres dérivés, le sanscrit *bhartis*, produit, et le grec *phortos*, charge, fardeau, voisin, pour la forme, du latin *fortis*. Ce dernier mot signifie donc proprement qui peut porter). Robuste, vigoureux, doué d'une grande énergie vitale, en parlant d'un homme ou d'un animal : *Un homme* FORT. *Il a les reins* FORTS. *L'aigle a une aile* FORTE. *Nous ne voyons pas que les animaux qui sont plus* FORTS *et plus adroits commandent aux autres animaux et les fassent servir à leur usage.* (Buff.) *Celui dont la force passe les besoins, fût-il un insecte, un ver, est un être* FORT. (J.-J. Rouss.) *La vie militaire est anomale et prive la société des hommes les plus* FORTS. (Maquel.) *Les plus grands parmi les hommes sont parfois les moins* FORTS. (L. Ulbach.) ‖ Energique et propre à durer, en parlant de l'organisme, de la santé, ou de l'homme par rapport à la santé : *Une* FORTE *constitution. Une* FORTE *poitrine. Une* FORTE *santé. Depuis ma dernière maladie, je ne me sens pas* FORT.

— Très-épais, très-grand par le corps ou les dimensions : *Un* FORT *cheval. Une jument* FORTE *d'encolure. Avoir de* FORTES *jambes. Ce morceau de bois est trop* FORT, *donnez-m'en un plus mince. Elle a le nez un peu* FORT.

— Résistant, capable de supporter un grand effort : *Cette poutre-là n'est pas assez* FORTE, *elle a plié. Cette planche sera-t-elle assez* FORTE *pour nous porter?* ‖ Solide, difficile à déchirer ou long à user : *Du ruban très-*FORT. *Ce cuir*